

CINÉMA(/CINEMA,58) + MUSIQUE(/MUSIQUE,59)

+ LIVRES(/LIVRES,60) + SCÈNES(/THEATRE,28)

+ ARTS(/ARTS,99964) + IMAGES(/IMAGES,100296)

+ LIFESTYLE(/VOUS,15) + MODE(/MODE,99924)

+ BEAUTÉ(/BEAUTE,100215) + FOOD(/FOOD,100293)

CRITIQUE

LE SOMPTUEUX RETOUR EN GRÂCE DES «TZIGANES»

Par Jérémy Piette (<http://www.liberation.fr/auteur/17350-jeremy-piette>)

— 14 novembre 2017 à 19:46

Narrant les déambulations d'un ramasseur de plumes serbe, le film poétique et naturaliste d'Aleksandar Petrovic ressort cinquante ans après un prix spécial du jury à Cannes.



Aleksandar Petrovic porte un regard franc, sans détours ni enjolivements, sur une communauté ghettoïsée. Photo Malavida

Une meute d'oies en un cumulonimbus recouvre peu à peu la terre sablonneuse de la province de Voïvodine (Serbie). Leur parure blanche déplumée, «*aussi tendre que l'âme*», sert non loin à dissimuler le visage ensanglanté d'un homme assassiné. Les Tziganes serbes chantent la fureur et l'amour. Les danses effrénées en technicolor, girandoles de nuances vives touchées par la poussière, laissent place, ne serait-ce que quelques secondes plus tard, à un torrent de gifles, disputes domestiques et de femmes jetées dans la boue - des séquences très brutales en somme - qui rendent impossible toute déglutition placide de la part de celui qui regarde.

Poker.

Se trouver à proximité des «Tziganes heureux», authentiquement capturés par le cinéaste français d'origine serbe Aleksandar Petrovic, c'est aussi se faire témoin d'un regard franc, sans détours ni enjolivements, tourné vers une communauté «ghettoïsée». Remportant en 1967 le prix spécial du jury et le prix Fipresci au Festival du Cannes, *J'ai même rencontré des Tziganes heureux*, réalisé cette année-là, rate d'un poil la palme d'or. Une copie restaurée du film gagne un retour sur les écrans français grâce au distributeur Malavida.

On y retrouve donc les tribulations de Bora (l'acteur d'origine albanaise Bekim Fehmiu), ce Tzigane qui vit de son commerce de plumes d'oie. Mais flambant son argent au poker et menacé par Mirta, un rival qui lui grignote son territoire, l'homme y perd aussi son plumage qu'il essaye immédiatement de retrouver, négocie, fait affaire avec une bonne sœur du village, s'engueule - violemment - avec sa femme puis vole une télévision qu'il tente de revendre en un ultime geste de palliation. Saoul et désabusé, c'est au son de Djelem, Djelem, morceau interprété par la chanteuse de café Lence, que Mirta brise un verre entre ses mains, d'où coule du sang : «Ah, ah, les Tziganes, ah, ah, les hommes...» larmoise Lence. Avant de poursuivre : «*J'ai erré le long des chemins/ J'ai même rencontré des Tziganes heureux.*» Le morceau connaîtra par la suite, peu après la sortie du film, un succès retentissant et sera adopté comme hymne par les Roms.

Frénésie.

«*Ils ne jouent pas dans ce film, c'est leur film*», précise d'ailleurs le cinéaste. D'une nature réaliste, le long métrage d'Aleksandar Petrovic dépeint sans fioritures le quotidien social et sentimental de ces «*ramasseurs de plumes*», entre misère, famine et mortalité (un nouveau-né en vient à refermer aussitôt ses yeux, et ce pour toujours). Subsiste sans mal ni simulation un désir de vivre intensément et d'aimer, de chanter et de laisser pleurer les violons et accordéons. Certes, cette frénésie demeure piquée de coups d'éclats au sang chaud. C'est là toute une partie émergée de l'iceberg qui ne sera occultée par aucun masque de baroquerie adoucissante.

L'impétueux Bora s'éprend de la jeune Tissa, qui est la belle-fille de son rival. «*Ça ne sait pas se moucher et ça veut se marier*», envoie-t-elle à la figure d'un jeune homme qu'on la force à épouser. Elle arrive à s'enfuir avec Bora. Le film, bien que charpenté d'une solide structure naturaliste, transpire d'une fantaisie poétique, probablement émise par la communauté elle-même. Les chants cadencés, les couleurs des vêtements qui chatoient, les paroles échangées font esquisser des sourires, comme lorsque Bora doit expliquer face à un magistrat

pourquoi il a déversé un sac de plumes sur la route: «*J'étais saoul. Quand on les jette des camions, elles volent comme si elles avaient des ailes.*» Ou encore lorsque l'on assiste à ce mariage alternatif pour couple pressé avec un prêtre orthodoxe qui raccourcit des passages de cérémonie.

Le cinéaste arrive en outre à aiguiller cette poésie grâce à des plans habiles et enchanteurs : les visages sont attrapés de près, cadrés comme des confidences dédiées ou cernés dans un rétroviseur qui les mêlent à ce pays «*plat comme la main*». Sous une bonne dose de raki de prune, *J'ai même rencontré des Tziganes heureux* nous emporte dans une tempête de sentiments et de danses folles où la mélancolie nous attrape à la gorge, nous entraîne au cœur des noces de l'amour et de la haine, nous laissant tout à la fois blessé et habité.

Jérémy Piette (<http://www.liberation.fr/auteur/17350-jeremy-piette>)

J'ai même rencontré des Tziganes heureux d'Aleksandar Petrovic avec Bekim Fehmiu, Gordana Jovanovic... 1 h 32.